

ALAIN CORBIN

**LA MER ET L'ÉMERGENCE DU DÉsir DU RIVAGE OU  
LA SPÉCIFICITÉ D'UNE FORME DE FASCINATION DE LA MER**



Connaissez-vous la mer? Préférez-vous aller à la mer ou à la montagne? Ces questions appartenaient naguère au langage courant. Le terme « mer » suggère ici, tout à la fois, un spectacle, une proximité, une mosaïque d'expériences sensibles fondées sur l'impression de se tenir au point de contact de la terre et de l'eau. Le sens ainsi conféré à « la mer » n'est pas directement dépendant des références à la navigation, à l'expérience de l'océan sans bornes. La mer dont il s'agit dans ce langage commun n'est pas promesse de découverte. Elle n'est pas territoire de l'aventure, chemin de l'exotisme; à moins que l'on ne songe aux nouvelles figures de l'aventure suscitées par le désir de cette expérience sensible des rivages que traduit le yachting, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, ou la plongée sous-marine, aujourd'hui. La mer évoquée dans ces expressions courantes n'est pas celle des périls et des drames; c'est une mer apprivoisée qui peut, tout au plus, procurer le spectacle d'un éventuel naufrage, expérience indissociable de la trouble délectation qu'une telle scène procure. La symbolique de cette mer appréciée du rivage diffère de celle qui a fait l'objet de plusieurs communications au cours de ce colloque.

En un mot, « la mer » qui constitue mon propos n'est pas celle de Christophe Colomb; d'où mon scrupule, voire ma gêne, à parler de cette mer-là.

Bien entendu, il y a quelque chose d'artificiel dans cette distinction. La lecture du paysage littoral se nourrit de représentations suggérées par le récit de l'expérience de la navigation. Il me semble néanmoins nécessaire de souligner ce partage. En effet, les historiens de la mer sont, fondamentalement, des historiens de la navigation, de ses techniques, de ses découvertes, de ses bienfaits, de ses périls et des guerres qu'elle engendre. Ce sont des spécialistes de l'échange et de l'affrontement qui se consacrent à l'étude d'une des facettes prométhéennes de l'activité humaine. Mon propos, tout au contraire, concerne une mer éprouvée de la terre, c'est-à-dire d'un point fixe; une mer qui est d'abord expérience sensible, une mer dont les prestiges ne se déploient que parce qu'on la perçoit, non dans son infinité, mais à l'endroit où elle vient se briser. La station sur le rivage – plage, récif ou falaise –, contact des vacuités de l'air et de l'eau – la saisie de ce « royaume du vide » dont

parle Virgile, cité par Chateaubriand – engendre un faisceau d'émotions, de lectures du paysage, de schèmes rhétoriques et de pratiques sociales dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle communément: *la mer*.

Objet mineur, dira-t-on. Ce n'est pas évident. Il suffit pour se convaincre de son importance d'évoquer certains de ses caractères propres. Cette mer-là est d'abord une *mer-spectacle* qui implique de celui qu'elle concerne une attitude « spectatorielle »; elle constitue, depuis la Renaissance – à la différence de la haute mer – un objet important de la représentation picturale. Du XVII<sup>e</sup> siècle au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, cette « mer » possède une force d'évocation incomparable pour qui s'intéresse à l'histoire de la terre; et l'on sait l'importance de ses rivages dans l'émergence de la géologie. La figure du déluge – alors si prégnante – ne concerne pas exactement la haute mer qui est celle de la navigation; elle s'impose à la contemplation de l'eau infinie dans son rapport avec la terre. C'est en ce point de contact que la figure biblique du grand abyme bouleverse les représentations des périls de la mer; ceux-ci relèvent ici de l'imaginaire; l'évocation de la catastrophe suggère l'irruption brutale et la submersion, conçues comme châtiments divins.

La mer dont je parle devient, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le lieu d'un rapport inédit du corps et de l'eau, d'une expérience neuve de la fusion ou de l'affrontement, d'une libération progressive de la gamme des nudités. C'est là que germent, se déploient et entrent en tension deux modèles de bains: celui que suggèrent l'hédonisme, la sensualité ou le simple désir de rafraîchissement et celui qu'impose, à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la visée thérapeutique. C'est en effet le rivage marin, et non la haute mer, qui possède le pouvoir de guérir tous les maux, dont parle Euripide, cité, au XVIII<sup>e</sup> siècle, par le Dr Richard Russell. Le rivage autorise – et c'est ce à quoi certains poètes anglais sont sensibles à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle – une expérience polysensorielle des forces de la nature; j'y reviendrai.

Jusqu'au milieu de ce XIX<sup>e</sup> siècle, en un temps où les plongeurs ne peuvent atteindre plus d'une quarantaine de mètres, sous la surface de l'eau, la mer ainsi définie – c'est-à-dire le spectacle et le parcours de ses rivages – procure, paradoxalement, l'occasion d'imaginer les profondeurs. Seule, en effet, la marée basse présente le spectacle du grouillement obscène des fonds mis à nu sur l'estran découvert; elle expose – en réduction – les monstruosité supposées des grands fonds; elle suggère l'étude des origines de la vie. Ces bords seuls permettent une réelle perception des rythmes et des pulsations de la mer et donc l'écoute de leur éventuel retentissement sur la cénesthésie. D'où la fascination des valétudinaires – *invalids* – anglais et des poètes romantiques pour le séjour des grèves.

En bref, « aller à la mer » est – à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle du moins et pour certaines catégories de la population occidentale – promesse de révélations multiples. Ce point de contact est, depuis l'Antiquité, perçu comme le lieu privilégié des métamorphoses. Le bord de mer est, en outre, devenu un endroit d'où il est particulièrement aisé de jouer de la multiplicité des codes esthétiques; d'où l'on peut se délecter, à l'envi, du sublime des tempêtes, du pittoresque des caps et des promontoires ou de la beauté des baies contournées.

« Aller à la mer » devient peu à peu promesse de découverte de plaisirs nouveaux: reconstitution du cercle primordial sur le sable de la plage, réaménagement des formes de l'hospitalité, de la chevauchée ou de l'errance; sans oublier la partie de pêche, la navigation de plaisance et – faut-il l'évoquer? – tout ce qui constitue la villégiature balnéaire. Ce dernier aspect de l'objet qui nous occupe a été, lui, très étudié; on peut même dire qu'il a focalisé l'attention des historiens des rivages, lesquels se sont vus, avant tout, historiens des pratiques sociales de la villégiature.

En bref, on peut légitimement se demander – et je me fais ici quelque peu provocant – si cette mer, qui n'est pas celle du colloque, n'est pas, tout compte fait, la mer la plus riche. Non seulement par la diversité de ses composantes, mais aussi par la complexité de l'histoire des éléments qui la constituent. Ce territoire indéfini des limites et des confins, de l'irruption et du refuge est lieu d'intensité des désirs et des émotions; et je ne parle pas des prestiges de la robinsonnade, au travers de laquelle s'approfondissent, se dédoublent et se reproduisent en abîme tous ces caractères. Ce territoire liminaire constitue un observatoire privilégié pour qui vise, par l'étude de cette aventure immobile, à percevoir l'évolution et l'entrelacs des systèmes de perception, d'appréciation, d'émotions.

En effet – est-il besoin de le dire? – ces difficiles objets n'échappent pas à l'histoire. L'on a évoqué, au cours de ce colloque, certaines des modalités de la représentation et de l'appréciation de la vague et de la houle à l'époque romaine; et l'on sait que le désir du rivage, alors si fort, a, semble-t-il, disparu durant un millénaire, puis qu'il a fait retour au XVII<sup>e</sup> et surtout au XVIII<sup>e</sup> siècles, en Occident, sous des formes renouvelées, cela va de soi. Je ne tenterai pas de détailler les manifestations de cette reviviscence d'un désir collectif que je me suis efforcé d'analyser ailleurs. Je voudrais seulement m'arrêter quelques instants sur certaines des conditions nécessaires à cette renaissance de la mer.

Le dessin de cette figure de la mer qui constitue notre objet supposait, tout à la fois, – les deux processus sont en effet indissociables – un renouvel-

lement de la rhétorique et une mutation des modalités de l'appréciation; plus précisément, le retrait d'une rhétorique fondée sur le symbole et l'adoption d'une attitude qui pose la mer en spectacle côtier. M. Massimo Oldoni nous a entretenus, hier, de l'émerveillement, de la capacité du voyageur d'au-delà de la mer – qui est aussi un voyageur de l'au-delà du temps – de vivre la stupeur, de s'abandonner à la vision de l'excès de la baleine et de la montagne d'eau; voyageur médiéval qui se livre à une lecture symbolique de ces Leviathans et confère un sens mystique aux tempêtes. Mme Giovanna Petti-Balbi, en accord avec l'historienne française Christiane Deluz, a souligné la difficulté, pour les pèlerins du Moyen-Age, de démêler le réel de l'imaginaire. Elle a souligné la pesée, sur ces chrétiens zélés, d'un système de croyances qui soumet leur regard et leur incontestable curiosité à l'égard de l'Orient au désir d'acquérir les mérites liés à leur aventure pieuse. P. Joukovski a montré qu'à la Renaissance, les textes consacrés à la mer étaient tissés de métaphores et de symboles. Les périls de la mer évoquaient, alors, ceux de la traversée de la vie par le chrétien; l'embarquement figurait la naissance, le port, le salut et la tempête les affres de l'existence qui assaillent le pécheur, menacé par l'enfer comme l'était le malheureux navigateur de se perdre dans les abîmes d'une mer satanique, peuplée de monstres. Il y a beau temps qu'A. Mandouze a, d'autre part, évoqué la Méditerranée, mer théologique, instrument de la diffusion de la parole apostolique. Il n'est pas besoin d'insister.

A partir de quel moment et selon quel processus logique, ce système de représentations s'est-il effacé au profit de l'attitude spectatorielle, génératrice d'émotions inédites? Questions essentielles, mais sans doute insolubles. Toute réponse implique, en effet, de postuler qu'il n'est pas d'écart, ou si l'on préfère de distance, entre le dit et l'éprouvé et, surtout, entre le non-dit et le non-éprouvé; ainsi, je laisse aux spécialistes de l'époque médiévale le soin de discerner un éventuel système d'émotions ou d'appréciations positives, caché sous le langage symbolique du drame.

Le basculement des représentations de la mer qui s'effectue par la suite pose, en outre, toutes sortes de problèmes. Je n'évoquerai que quelques – uns de ces obstacles, en m'efforçant de les souligner par des questions précises. Comment, par exemple, démêler l'écheveau des rapports qui nouent la représentation picturale des rivages hollandais à l'histoire de la peinture de paysage, à celle d'une peinture de marine, hantée par l'exaltation de la puissance des Provinces-Unies, favorisées de la Providence, et à la visée d'édification qui incite à identifier les rivages de la mer poissonneuse du nord à ceux du lac de la pêche miraculeuse? Il serait fort simpliste de parler, ici, de détache-

ment à l'égard du symbolique. Autre exemple: les premiers poètes français à dire les joies procurées par le parcours des rivages sont ceux de la génération de Saint-Amand (première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle). Or, ces plaisirs sont, chez eux, pénétrés des prestiges de la retraite et de la méditation; surtout, ils sont soumis à la délectation que procure le spectacle de l'illusion. Les miroitements, les réfractions, les jeux d'optique perçus dans la contemplation des vacuités mouvantes du haut de la falaise focalisent leur attention; en ce temps fasciné par l'anamorphose, ce plaisir de la vue est soumis à un système d'appréciation différent de celui qui, quelques décennies plus tard, allait susciter l'exaltation des beautés de la nature.

Et que dire de l'emprise de la peinture italienne de marine sur l'aristocratie anglaise et française! Elle pose, elle aussi, de difficiles problèmes à l'historien des systèmes de représentation et d'appréciation. Ainsi, chacun connaît la vogue des oeuvres du Lorrain auprès des collectionneurs d'Occident, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le peintre, qui, au siècle précédent, avait tenu à observer et à croquer sur le motif les rivages italiens a imposé, en ce siècle d'amateurs, une puissante figure de la mer. Les courtisans français avaient pour habitude de se rendre à Dieppe *pour voir la mer* et manger du poisson. Cette conduite stéréotypée indique clairement le primat de l'attitude spectatorielle et celui de la vue. Il s'agissait, pour eux, de se poster, face à la mer, dans la position du spectateur d'un tableau de marine. Mais il y a plus – et j'avoue qu'il m'a fallu un certain temps pour discerner cela –: Joseph Vernet et les peintres dont ces aristocrates étaient familiers ont imposé avec une telle force leur figure de la mer que « voir » celle-ci signifie alors la voir agitée, tempétueuse. Marmontel avoue sa déception, lors de sa première expérience visuelle de la mer; il dit la préférer sur les tableaux de Joseph Vernet; c'est qu'en cette première occasion, il n'a contemplé qu'une eau calme. Ainsi s'éclaire le sens véritable de phrases telles que: « Je suis allé à Dieppe, mais je n'ai pas vu la mer ».

Ce détour culturel par un apprentissage pictural, par la représentation de la mer, s'accorde au goût du pathétique qui se déploie alors; il répond notamment à l'attrait qu'exerce la scène de naufrage, laquelle permet à l'artiste de décliner les âges de la vie, les statuts sociaux, la taxinomie des valeurs et des attitudes, de dresser l'inventaire des passions, de jouer de l'érotisme des postures des victimes féminines. Dans le cas français que j'évoque, l'antécédence et le primat de la représentation picturale et la prégnance d'un genre littéraire, le récit de tempête et de naufrage, sont évidents. Ils l'emportent sur l'expérience directe, laquelle demeure, de ce fait, essentiellement visuelle.

Dans le même temps, d'autres types de voyages, d'autres manières de voyager – fort différentes de la journée à Dieppe – banalisent, en Occident, ce type d'attitudes, soumises à la représentation picturale et à la référence antique. Le Grand Tour des Anglais, notamment le voyage d'Italie – tant étudié – et, plus précisément, compte tenu de notre objet, sa séquence napolitaine ont joué un rôle déterminant. Il n'est pas besoin d'insister.

Mieux vaut s'interroger sur ce qui se trouve à la racine, sur ce qui a, tout à la fois, autorisé et conditionné l'appréciation sensorielle directe de la mer. Poser cette question, c'est s'interroger sur le grand basculement du rapport de l'homme à la nature qui, de Cassirer à Michel Foucault ou, plus récemment, Keith Thomas, a occupé tant d'historiens. En effet, ce qui autorise l'appréciation des rivages vaut, selon, il est vrai, d'autres modalités, pour la campagne, la forêt ou la montagne. La question, ici, nous dépasse. Bornons-nous à considérer ce qui concerne les rivages. Ce qu'on baptise psychothéologie, en Angleterre comme aux Provinces-Unies – alors banalisée par la lecture anglicane des Psaumes – et ce qu'on appelle en France la théologie naturelle, naguère si bien étudiée par Henri Brémond, ont joué un rôle décisif. Chanter interminablement le *Spectacle de la Nature* comme le fait, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le bon abbé Pluche, détailler toutes les beautés du monde voulu par Dieu, telles qu'elles se déploient sous les yeux du chrétien zélé, a désamorcé, retourné le système de représentations ordonné par les horreurs, les monstruosité de la mer satanique, les obscénités de la montagne, ces effrayants vestiges du déluge. La théologie naturelle introduit une distance entre l'homme et le cosmos. Elle le détache des influences qui le reliaient directement aux autres ordres de la création. Elle transforme, pour lui, le monde en spectacle. Elle restaure d'une certaine manière le paradis terrestre. Elle constitue en hymne le geste même de la contemplation de la nature; elle provoque – ou enregistre –, du même coup, l'affaissement des lectures symboliques du monde. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Bernardin de Saint-Pierre, à la recherche des harmonies de la nature et, quelques années plus tard, Chateaubriand rédigeant le *Génie du Christianisme* – et il s'agit des deux grands inventeurs de la mer dans la littérature française – illustrent, tardivement, cette exaltation de la Providence; le premier surtout, qui s'est fait, inlassablement, le chantre des beautés littorales.

La théologie naturelle – et c'est à cela que je voulais en venir – se trouve à la racine de la renaissance du désir des rivages de la mer. Certes, elle n'est pas la seule des influences qui ont conduit le processus: la nécessité de lutter contre la mélancolie, le cours même de la médecine de l'âme – et je songe

ici aux pages enflammées du docteur Maret sur les vertus du bain -, les affres de l'inquiétude, la crainte de l'hystérie conduisent à l'exaltation du bain de mer; et plus encore, sans doute, la logique d'une thérapeutique par le choc, l'effroi et le saisissement, fort à la mode en un siècle persuadé de l'importance du diaphragme sur l'économie nerveuse et anxieux de la perte d'énergie par l'enrichissement excessif de la civilisation, notamment pour l'homme qui se consacre aux travaux de l'esprit. A ce propos, l'invention de la mer - je reprends ici les termes de Michelet dont la *Mer* vient d'être réédité en langue italienne - par le docteur Richard Russell s'inscrit dans la continuité des injonctions de Floyer, lequel, dès l'aube du XVIII<sup>e</sup> siècle, conseillait le bain dans les sources froides de l'Ecosse.

Paradoxalement, l'invention de la mer s'accorde à cette vogue du froid, mais avec l'intention de la tempérer. Nombre de confrères de Russell ont vu dans le bain de mer le moyen de faire se plonger dans des eaux tièdes - 12 degrés - des individus pusillanimes - des femmes, des enfants, des valétudinaires -, trop dépourvus d'énergie pour se tremper brutalement dans des eaux alors considérées comme réellement froides, c'est-à-dire d'une température de 8 à 9 degrés. Mais là ne me semble pas l'essentiel. Elève de Boerhaave, qui se trouve à la racine de sa réflexion, le docteur Russell était un homme pieux. Il raisonnait ainsi: Dieu est bon. Or, la maladie existe. Donc, le Créateur n'a pas manqué de placer dans la Nature le remède au mal. Le plus grand réservoir des forces naturelles est, incontestablement, la mer. Celle-ci constitue, en toute logique, le plus puissant des remèdes. A l'homme de savoir l'utiliser; il lui sera alors possible de contempler de véritables miracles.

A partir de 1755 et en moins de dix ans, le docteur Russell suscite une véritable ruée vers les rivages britanniques de la Manche; il provoque l'essor d'une villégiature balnéaire qui, en matière de pratiques sociales, n'est guère que transfert ou, plutôt, réaménagement du modèle élaboré dans les *spas* de l'intérieur. Quatre-vingt dix ans plus tard, Brighton l'emporte sur Bath. Mais là n'est pas l'essentiel, pour ce qui nous concerne. Le docteur Russell a défini « la plage » idéale; il a codifié les manières de se baigner. Il a dessiné, pour un siècle et demi environ, un modèle d'appréciation et un faisceau de pratiques somatiques qui se sont révélés dominants. Son client se doit de rechercher une mer froide, salée et, surtout, agitée. Il lui faut se rendre à la mer en une saison de relative fraîcheur. Lors du bain, il doit être fouetté par la vague; au sortir de l'eau, il lui faut combiner savamment l'exercice et le repos. La *mer* est particulièrement recommandée aux malades qui ont des ganglions, aux femmes hystériques ou stériles - la mer, dans l'imaginaire des

Temps Modernes, constitue un réservoir de fécondité –, aux enfants rachitiques et aux *invalids* (valétudinaires) de toute sorte.

Il convient de souligner combien ce modèle de bain s'accorde, en outre, au code esthétique du sublime, à la médecine de l'âme que je viens d'évoquer, mais aussi aux modalités de l'écoute de soi qui se diffusent alors dans les classes dominantes. L'extrême précision des injonctions des médecins de cure balnéaire, les interrogatoires minutieux auxquels ils soumettent leurs clients, leur manière de tenir compte de l'idiosyncrasie, l'insistance avec laquelle ils réclament une analyse des sensations – en particulier la perception du « deuxième frisson » du baigneur – s'accordent à l'importance attachée, durant plus d'un siècle, à la cénesthésie, comme l'ont souligné Jean Starobinski ou Georges Gusdorf.

En revanche, il me paraît fort aventureux de soutenir, comme on a voulu le faire, que tout cela s'accorde à la montée de la bourgeoisie, à l'essor de ses valeurs et de ses conduites. *L'invention de la mer* a d'abord concerné la famille royale, la haute noblesse, la *gentry* anglaises; et l'on a constaté le même processus, en Allemagne comme en France, quand s'est développée la nouvelle mode venue d'Angleterre.

Michel Foucault invitait, naguère, à se méfier des fausses continuités. En voici un bon exemple. Depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la villégiature balnéaire n'a pas cessé de se diffuser. Aucune rupture n'est venue, à première vue, interrompre durablement son essor. Cette croissance a fait l'objet de nombreux travaux. Mais l'on a peu montré les mutations profondes qui se sont opérées, sous cette apparente continuité. En un mot, l'Occident a conservé, depuis deux siècles et demi, le goût des rivages; mais ses habitants ne sont pas venus y satisfaire les mêmes désirs. Ainsi, dès l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, le bain tiède refoule le bain froid; quelques décennies plus tard, certains praticiens commencent de vanter les vertus du soleil; et le *Sea, Sex and Sun* qui constitue\* le modèle actuellement dominant se dessine, de bien des façons, comme l'antithèse de celui qui a été, jadis, élaboré par le docteur Russell. L'historien des systèmes d'appréciation se doit donc de résister à cette apparente continuité; il lui faut discerner les glissements successifs, les relais qui ont permis la permanence de l'essor d'une villégiature balnéaire dont la gamme des attraits n'a cessé d'évoluer.

---

\* Pour combien de temps? Car il est aujourd'hui mis en question: que l'on songe à la quête actuelle du vent par amour de la glisse, à la mise en évidence des risques du soleil et à l'essor de la thalassothérapie, du goût pour ses bains bouillonnants et ses douches à jet.

Procédons, dès lors, autrement et tentons, dans cette perspective, d'esquisser la généalogie du modèle aujourd'hui dominant. Tandis que le docteur Russell « inventait la mer » à Brighton, les villageois du pays Basque, nombre d'habitants de Bayonne ou de Saint-Sébastien, connaissaient depuis longtemps les plaisirs du bain de mer, mais selon un tout autre modèle. Il s'agissait ici d'un bain moins strictement codifié que le précédent, d'un bain collectif pénétré d'hédonisme et de sensualité, qui faisait se mêler les sexes dans les rochers ou les grottes du littoral; bain ludique aussi, comme celui que pratiquaient les jeunes gens – mais pas les jeunes filles, semble-t-il – à la belle saison, le long des rivages méditerranéens.

Ici, nous considérons un modèle, il est vrai, légèrement différent des précédents; on pourrait le qualifier de bain de rafraîchissement. Celui-ci était couramment pratiqué en Angleterre, avant 1750, le long des rivages de la mer, mais *l'été* essentiellement; ce qui le distingue radicalement du modèle thérapeutique initial, que je viens d'évoquer. Il conviendrait enfin de décrire le modèle d'un bain que l'on pourrait baptiser néo-classique, tel qu'il se pratiquait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Je songe, ici, à ces *dilettanti*, à ces voyageurs allemands ou anglo-saxons qui aimaient, le long des rivages de la baie de Naples ou de la Grande Grèce, organiser et contempler le bain de jeunes éphèbes qui leur semblaient reconstituer des scènes antiques. Parfois, ces amateurs n'hésitaient pas à se mêler à ces ébats juvéniles. C'est ce milieu d'artistes, d'esthètes et d'antiquaires qui a produit, à ma connaissance du moins, les premiers textes qui disent les plaisirs suscités par la transparence de l'eau.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle donc, plusieurs modèles se dessinent qui préfigurent ceux qui dominent actuellement; mais, durant de longues années, ils ont été étouffés par le bain thérapeutique, par sa rigoureuse codification, par la stricte séparation des sexes et des classes et par l'interdit des nudités qu'il induit. Le cas de Biarritz se révèle, à ce propos, très révélateur. A partir des années 1830, date de la venue des Anglais, la plage devient lieu de tension entre les deux principaux modèles que je viens d'évoquer. Cette brève revue conduit, en effet, à souligner l'enchevêtrement des systèmes d'appréciation et de pratiques, simultanément à l'oeuvre dans un même lieu et au sein d'une même société.

Au cours du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle déjà – et je m'en tiendrai à cette courte période –, le système d'appréciation des rivages de la mer évolue. L'allongement de la durée géologique, qui pose désormais le million d'années comme unité de temps, la diffusion de la connaissance et donc de la per-

ception des phénomènes d'érosion, fluviale et glaciaire, la fascination des romantiques pour les profondeurs de la terre, l'élaboration puis la banalisation du langage de la géologie – notamment l'invention de l'échelle et de la coupe stratigraphiques – induisent d'autres lectures des épaisseurs, de nouveaux regards portés sur la falaise, autorisent d'autres quêtes savantes le long des littoraux. En un mot, tous ces facteurs créent de nouveaux paysages, si l'on veut bien admettre que ceux-ci sont d'abord des lectures. Du même coup, d'anciens paysages s'effacent; il en est ainsi de ceux qui étaient construits en fonction de l'évocation des déluges et des catastrophes.

Cette évolution, assez rapide puisqu'elle s'opère en une quarantaine d'années, s'accompagne d'un nouveau rapport du corps et de la mer, lequel ne se réduit pas, en effet, à l'expérience du bain. C'est un ensemble de pratiques, d'usages de la plage qui s'organise, puis se banalise, inventé ou éperonné par la poésie. Dans les écrits de Friedrich Von Stolberg, de Byron, de Shelley ou de Chateaubriand, se dessinent de nouvelles modalités d'appréciation; moins soumises que naguère au primat du visuel, elles traduisent la quête des plaisirs que procure l'engagement des cinq sens dans le parcours des rivages. Pour l'historien qui souhaite suivre cet élargissement de la richesse des émotions, la poésie, en effet – qui n'est, en aucun cas, preuve de pratiques – se présente comme une source majeure de l'histoire des systèmes d'appréciation. Les grottes cessent alors, peu à peu, d'être celles de Calypso, de Didon, voire celle de Fingal. Ces poètes romantiques, fascinés par le vide que permet de mesurer l'écho ou l'aile du goéland, hantés, tentés par la chute, par le gouffre, habités du fantasme d'engloutissement, avides de toutes sortes de procédures de cosmisation de l'individu, de fusion panthéiste, proposent à leurs lecteurs des schèmes qui modifient les émotions et, parfois, les usages de la plage. Tous ces éléments qui passionnent aujourd'hui les spécialistes des structures anthropologiques de l'imaginaire, disciples de Bachelard ou de Gilbert Durand, induisent, en effet, de nouvelles modalités du bain, allongent les sations sur le sable, suggèrent de nouvelles promenades et de nouvelles poses sur l'estran ou sur les rochers, dessinent l'errance sur les grèves, proposent un nouveau *voyage dans la substance*, pour reprendre le titre du livre magnifique de Barbara Stafford, consacré, il est vrai, aux nouvelles modalités d'appréciation du paysage, suscitées par les voyages exotiques.

Je me suis efforcé d'analyser, ailleurs, ce profond renouvellement des quêtes et des plaisirs. Aussi, mieux vaut, pour terminer, évoquer les risques et les difficultés d'une telle histoire. Le piège des fausses continuités ne constitue pas, en effet, le seul obstacle aux recherches sur l'évolution des systèmes

d'appréciation. Cette histoire, fort exigeante, présuppose une connaissance des systèmes de croyances, de convictions scientifiques et de normes qui structurent le témoignage et dessinent la configuration du non-dit.

Les systèmes d'appréciation simultanément à l'oeuvre au sein d'une société s'entremêlent, au coeur même de l'individu. En cette matière, toute réduction à une histoire qui proposerait des ruptures franches, dessinerait des étapes tranchées, toute étude faite de basculements, de substitutions, de *turning points* se révélerait trompeuse, artificielle, puisqu'en cette matière tout est entrelacs et recouvrements.

Du même coup, on peut penser que toute tentative en vue de traquer l'émergence est, elle-même, fallacieuse car il n'est pas, dans ce glissement général, d'émergence véritable autre que celle que les contemporains prétendent percevoir ou que les historiens instituent. En un mot, la conclusion de mon propos tend, d'une certaine manière, à l'abolir, à faire imploser le titre même de ces quelques réflexions consacrées à: « La mer et l'émergence du désir du rivage ». Reste du moins la croyance profonde en l'existence de l'objet initialement défini: la spécificité et l'historicité d'une forme de fascination de la mer, appréciée dans ses noces avec le rivage.

